

Fiction

Numéro 70, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1998). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (70), 11–19.

LE JOUR DE LA LUNE

Jean-François Somain
Vermillon, Ottawa, 1997,
115 p. ; 12 \$

Jean-François Somain m'était totalement inconnu et pourtant il a publié une trentaine de titres. Disons aussi que le conte n'est pas un genre que je fréquente beaucoup. Je répartis les contes en deux catégories selon qu'ils mettent en scène le combat séculaire entre le bien et le mal ou qu'ils sont des récits initiatiques. *Le jour de la lune* se situe quelque part entre les deux catégories. Je le soupçonne d'être atypique, mais c'est surtout un livre qui vaut la peine qu'on s'y arrête.

Le roi Palmor est bon et juste. Il désire construire un avenir radieux pour son peuple, mais après dix ans de pouvoir, sa bonne volonté se trouve quelque peu battue en brèche par la réalité. La misère persiste, et les exactions. Le peuple, qui aspire à plus de liberté, au bonheur, manifeste de l'insatisfaction malgré l'amour et le respect qu'il a pour son roi.

La tradition du pays veut que, tous les dix ans, le roi se soumette à un combat singulier dont l'enjeu est le trône lui-même. Une jeune femme, Sélénia, a la faveur du peuple qui chante ses haut-faits : elle serait dotée de pouvoirs magiques supérieurs à ceux du bon roi. Libre et fantasque, elle fait souffler sur le royaume un vent d'irrévérence, de défi et pour tout dire de liberté.

Et c'est là que se déploie le cœur du conte, l'affrontement entre Palmor et Sélénia. Affrontement entre la raison et la passion, la structure et le chaos, la responsabilité et la liberté. Dans cette lutte, les deux protagonistes usent de magie pour imposer leur vision du présent et du futur aux habitants du royaume. Proposant des figures opposées de la réalité présente et à venir, ils

créent des visions idylliques que leur opposant transforme en visions d'enfer.

L'auteur ne présente pas le combat comme celui du bien contre le mal mais suggère plutôt la cohabitation dans la même réalité des forces opposées du bien et du mal. C'est bien zen tout ça. Ce qui commençait pratiquement sous forme d'un conte pour enfants se métamorphose en conte philosophique, mais il s'agit d'un court récit bien ficelé.

Robert Beauregard

LE BAISER
Leïla Sebbar
Hachette, Paris, 1997,
159 p. ; 14,95 \$

Dans ce recueil de neuf nouvelles destiné à la jeunesse, Leïla Sebbar évoque le sort d'exilés, maghrébins pour la plupart, qui tentent de se refaire une vie en France tout en préservant la mémoire du pays perdu. L'auteure ne décrit pas les horreurs des guerres civiles, les profondes blessures au sein des familles démembrées, l'impossible cicatrisation des plaies causées par l'abandon des valeurs traditionnelles du pays d'origine, elles les évoque par des tableaux saisissants : une vieille femme abandonnée, seule désormais dans une petite chambre à Marseille, une horloge brisée, des photos jaunies, des hommes désœuvrés, leur vie au jour le jour, sans issue, les tentatives désespérées d'intégration au pays d'accueil, aveugle ou indifférent à la souffrance de ceux dont la vie a été brisée par la haine et la brutalité. Pour ne pas sombrer dans l'aliénation qui les guette à tout moment, les personnages s'accrochent encore à l'ailleurs, nourri désormais de souvenirs et de rêves qui n'ont plus rien à voir avec la réalité, si violente, absurde et scandaleuse que l'exilé se pétrifie, se crée un



les a jetées dans l'ailleurs, elles restent enfermées chez elles, quand elles ne sont pas traquées par un photographe à l'affût de l'insolite (« Le baiser »), illustrant l'affrontement des cultures. Elles se cachent du regard de l'autre, ou attendent un envoi d'argent, qui leur vient d'un pays qu'elles considèrent comme l'enfer, dont les mœurs dépravées pervertissent les hommes oubliés de leur pays d'enfance et de leur mère.

Les nouvelles de ce recueil, écrites dans une langue extraordinairement concise, illustrent de façon éclatante l'écriture migrante en France. Ces textes réduits à l'os, admirablement construits et sans lourdeur, rejoignent ceux de *La négresse à l'enfant* (1990), de *La jeune fille au balcon* (1995), et la trilogie *Shérazade* (romans, 1982-1985). Le présent recueil invite, impérieusement, à la relecture de l'œuvre de Leïla Sebbar.

Hans-Jürgen Greif

LA FISSURE DE LA FICTION
Patrice Desbiens
Prise de Parole, Sudbury,
1997, 49 p. ; 9 \$

Un poète contre-culturel et alcoolique de surcroît peut-il se faire romancier ? Le discours poétique peut-il chez lui faire une place à l'univers romanesque ? Ce sont ces questions, sous-tendues par une réflexion sur l'acte créateur en soi, qui traversent *La fissure de la fiction*, ce curieux poème narratif. En fait, s'y côtoient deux niveaux d'interrogation qui se rejoignent : est-il possible et pertinent d'écrire, particulièrement, c'est le deuxième niveau, dans les conditions de vie pénibles d'un poète ultra-marginal ? Le poème s'ouvre, d'ailleurs, sur cette difficile marginalité : « Il faut dire qu'il se sent bien / seul. / Il faut dire que la solitude pour lui / est une habitude. / Une maladie, comme l'alcool. / Il l'habite / comme le petit un et demi / où il vit avec ses poèmes et / ses fesses sans amour. » L'on sait

univers imaginaire, ou encore se tourne vers Dieu, dernier refuge de celui qui n'a plus rien à espérer d'un monde où le terme « humain » est synonyme de cruauté, trahison, indifférence, oubli (« La santé »).

Au centre de ces textes il y a presque toujours des femmes, jeunes ou vieilles, héroïques malgré elles. Les hommes sont partis, elles sont seules ; le sort

qu'une excessive solitude est le lot de beaucoup de créateurs qui ne font pas de compromis avec l'ordre des choses. Déjà qu'il mentionne qu'être né est de soi la plus difficile peine d'amour... La créativité devra surgir de cette aridité. Patrice Desbiens nous dit encore : « Il se lève au milieu de la mort / pour écrire un mot. / Il oublie le mot. » Dans ces conditions, la poésie représente-t-elle seulement ce qui s'accorde avec la pauvreté, alors que le roman, lui, s'adresserait à des créateurs de plus noble extraction ? C'est simple : « Il veut écrire un roman mais il n'est qu'un / romanichel dans un poème de Villon. »

Toujours est-il que pour notre poète trop près d'une réalité amère, la fiction – qui casse, fissure le réel –, ne peut se faire que poésie : l'art du pauvre et du Saint. Il va ainsi se définir comme un « griot » (un sorcier africain – poète ou musicien – qui fait partie d'une caste spéciale conseillant les princes) mais qui possède, malheureusement, cette étrange faculté de sombrer parfois dans la clochardise. Et c'est cela, justement, qui lui permettra d'écrire comme il le désire : de la poésie mais pas de roman... L'ordre du réel, pour notre poète-griot itinérant, ne lui offre pas l'occasion d'aller par-delà l'acte poétique ; mais c'est peut-être mieux ainsi... Notre poète trop marginal sera sûrement plus authentique dans sa misère noire. Cependant, l'existence d'un poète authentique n'est pas aisée entre deux *brosses*, deux lectures et un amour déchirant. Il vomit la vie et celle-ci le lui rend bien ! Patrice Desbiens nous dit qu'« il n'est qu'un décalque de lui-même / collé au fond des caleçons du cosmos ». Finalement, l'écriture fissure la réalité qui porte en elle-même ses propres fractures : la possibilité d'une mort annoncée par la fiction.

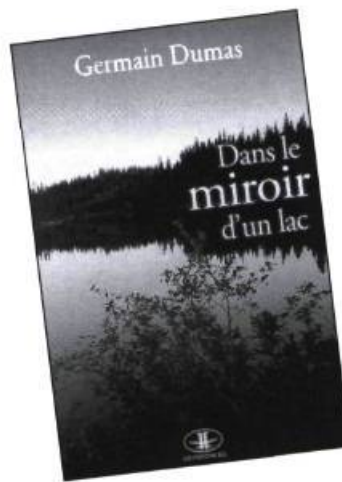
Gilles Côté

**DANS LE MIROIR
D'UN LAC**
Germain Dumas
JCL, Chicoutimi, 1997,
273 p. ; 19,95 \$

Un mot sur le titre de collection qui, d'office, sonne un peu curieux : « Roman-vérité ». Sur le résumé ensuite : chronique annoncée d'un ex-religieux, amant, mari, père – dans l'ordre et le désordre. Presque *vendeur*. Et pourtant j'ai aimé ce livre. Il n'a rien de racoleur. Pas de grandes orgues. Pas de retours torturés sur des mélodrames de petites misères. Juste un récit dans lequel le narrateur, à la fois fort et faible d'un parcours singulier, tente de comprendre ce qu'il a vécu et de l'expliquer, un peu.

Comment réagir quand l'Europe débarque en plein Saguenay dans les années 60, lorsqu'on est prêtre, enseignant, et que l'Europe est une nouvelle collègue prénommée Aube ? Simple, prévisible, humain : on tombe amoureux. C'est ce qui arrive à Antoine. Facile, d'autant qu'Aube ouvre elle-même d'abord le jeu. Une nouvelle vie commence : rupture, retour à l'état laïc, déplacements, etc. La vie s'emballe : nouvelles amours, nouvelles ruptures. La vie s'étale : amour encore, Denise épouse Antoine. Il y aura des enfants.

C'est un lac tranquille qui illustre la page couverture du roman de Germain Dumas. D'évidence, Antoine, au « crépuscule de sa vie », niché dans les bois des monts Valin, semble paisible. Mais la nature, ici scrutée et décrite par le menu, n'est signe que d'elle-même et de l'humain qui s'y retrouve. C'est sur la mousse, dans la forêt, qu'Antoine connaît sa première femme. C'est dans la forêt, encore, qu'a lieu un immense rassemblement de motoneigistes, en l'honneur des hommes qui ont sauvé un des leurs... Description presque picaresque des gestes d'éclat et de solidarité, qui



n'ont d'autre explication que celle d'une convivialité toute humaine.

Denise, l'aimée, en arrive elle aussi à se raconter, à se *dévoiler*. Également ex-religieuse, elle se rappelle les années d'avant. Entre autres Saintes Règles : Défense de prendre un enfant dans ses bras. Antoine qui l'écoute reconnaît, enfin, ce qui l'a fait lui-même quitter, de façon définitive, son ancien univers. En quelque sorte, un motif unique et rédhibitoire : « Le sentiment d'exclusion du monde des vivants ». Voilà, peut-on penser, l'ultime propos du roman.

Jean-Pierre Lamoureux

L'ART DU MAQUILLAGE
Sergio Kokis
XYZ, Montréal, 1997,
369 p. ; 24,95 \$

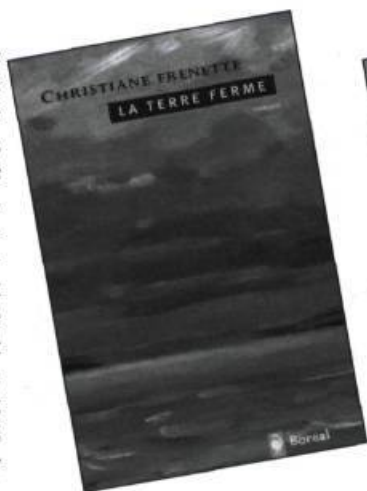
Au début des années 70, Maximilien Willem, jeune Montréalais d'origine belge, s'amuse à contrefaire quelques paysages de peintres québécois. Essayant de les vendre, il tombe dans les griffes d'un capo de la mafia du marché de l'art international. Bientôt, nous retrouvons « Max » en Belgique, où il suit l'enseignement d'un grand maître en la matière, puis en Allemagne et en France ; son immense talent en fait le pivot d'un intense trafic de faux retables, de faux expressionnistes allemands, etc. Quelques années plus tard, il en a assez de cette vie et décide de se retirer. Mais ses comman-

ditaires, des hommes véreux sous les apparences les plus respectables, lui envoient une diablesse des plus séduisantes dans la personne d'une fausse Russe. Le jeune Max s'en libère et exécute une dernière commande qui se termine par un scandale pour ses patrons ; il se retire dans un village mexicain où il se consacrera désormais à sa propre peinture.

Comme dans ses trois romans précédents, Sergio Kokis reprend à nouveau les thèmes de la peinture et de l'errance, pimentés d'un côté *policier* qui se dessinait déjà dans *Negão et Doralice*, et qu'il approfondissait dans *Errances*. Cette fois-ci, rien que des malfrats et des déséquilibrés, et un jeune héros sortant victorieux de sa lutte pour l'amour de la peinture. L'élément ludique chez le peintre, souligné par l'auteur dans son essai *Les langages de la création*, joue un rôle de premier ordre dans ce nouveau texte, soutenu par de nombreuses réflexions nourries de l'histoire de l'art, de la philosophie, de la technique de la peinture, de l'anatomie humaine. En cela également, *L'art du maquillage* reprend, en partie du moins, et de façon (heureusement) moins pédagogique, le procédé du roman précédent. On pourrait qualifier ce livre de « roman de peintre », écrit par un peintre pour des peintres : à tout moment, le métier (l'autre métier) de l'auteur prend le dessus sur la littérature. Mais les failles dans la narration, déjà apparentes dans *Errances*, s'élargissent : les dialogues sonnent souvent creux, les personnages, y compris le narrateur, n'acquièrent qu'un relief sommaire et restent peu crédibles, le fractionnement des lieux de l'action retarde le dénouement d'une intrigue qui aurait gagné à être resserrée (comme celle d'*Errances*). Même quand le narrateur parle de peinture et de l'art du faussaire, il ne gagne que peu de crédibilité et de profondeur puisqu'il se contente d'énumérer couleurs et parties de l'anatomie humaine au lieu de les prendre comme simples appuis. Aux réflexions, souvent justes, sur le « maquill-

lage », le « semblant », le « masque » se superpose une intrigue qui aurait pu se révéler bien plus passionnante, particulièrement l'épisode de la diablesse de fausse Russe, amené sans nuances. Malheureusement, Sergio Kokis montre trop souvent du doigt (comme il le fait sur la page couverture), il défait son objet par un discours volubile, au lieu de le suggérer. Le résultat est un texte dont les belles pages ne peuvent faire oublier les lourdeurs.

Hans-Jürgen Greif



presque caressante ; elle n'est pas sans rappeler celle de Patrick Modiano ou de Patrick Grainville, d'autant plus que Denis Heuzé, comme ces romanciers, a tout à fait le don de rendre à propos toute la singularité du personnage dont le narrateur, à force d'observations et d'interrogations, dresse le portrait. Et si le récit parsème adroitement des blancs, il laisse tout aussi habilement des zones grises troublantes dans une trame fortement œdipienne, où la passante en deuil, qui pourrait très bien être la mère du héros, contribue à son tour à rendre plus complexe la figure de celui-ci, dès lors curieusement parricide...

François Ouellet

LA TERRE FERME
Christiane Frenette
Boréal, Montréal, 1997,
145 p. ; 18,50 \$

Deux adolescents sont partis à la dérive sur un radeau. Ils ont laissé une lettre à leur mère. Le Fleuve les a entraînés et engloutis. L'événement est connu dès la première page et l'on y fait souvent allusion dans le texte, mais l'important est ailleurs. La toute première phrase le cerne bien. « Vous êtes devenus cette vague déferlée sur la ville, cette rumeur sous les feuillages, cette tristesse au fond des yeux. » Pendant toute une année, les adolescents sont présents partout dans la ville. Sur les quais où, les jours qui ont suivi leur disparition, les gens allaient et venaient, scrutant avec leurs jumelles les reflets de la lumière sur l'eau et les crevasses des berges. Dans les cafés, surtout celui qui s'ouvrit sous le nom « Le radeau de la Méduse », décoré d'une peinture que chacun voudra voir de près. Au fond du miroir où chaque jour une femme se regarde après être passée devant leur photo collée sur la porte du réfrigérateur. Ils accompagnent chaque pas de la jeune fille traversant la ville, ils sont dans la chambre où elle planifie sa première traversée du fleuve, sur le bateau qui relie les deux rives, et lorsqu'elle en descend et reste plaquée contre la roche qui borde le dernier quai – veut-elle comprendre ou échapper à la tentation ? Ils reparaissent

dans les questions d'un psychiatre venu d'ailleurs aider les habitants à se remettre à vivre. Ils traversent les saisons..., jusqu'à ce que renaisse le printemps, à la dernière page du livre. « Vous êtes partis. Nous n'avons même pas tourné la tête. Nous sommes demeurés un instant immobiles, silencieux, le regard perdu en direction du fleuve. Puis nous avons repris nos petites manies d'automates. Légers, anonymes, sans mémoire. »

Le texte dégage une atmosphère tout à fait particulière, jamais étouffante, plutôt ouatée, au goût d'eau et de sel, tout en nuances qui nous atteignent à travers les mots. Nous sentons la ville, jamais nommée pourtant ; nous vivons avec des gens tout aussi anonymes. L'histoire nous habite malgré tout, car elle évoque tant d'autres, semblables, la mort sur un radeau à la dérive, sous les roues d'un train ou d'un métro, dans une voiture qui s'écrase la nuit dans un ravin, à l'écart dans la solitude d'une chambre ! Sans doute faut-il être poète comme Christiane Frenette pour nous offrir un tel roman.

Monique Grégoire

LA CHAIR DE TA CHAIR
Denis Heuzé
Michel Hagège, Paris, 1997,
152 p.

La chair de ta chair est le premier roman de Denis Heuzé. Il se donne à lire

comme une recherche du père, de la vérité sur un père, trop souvent absent de la jeunesse du narrateur-héros. Le roman s'ouvre sur l'enterrement du père, qui s'est suicidé ; la centaine de pages suivantes nous ramènent dans les heures qui ont précédé la mort : le héros suit une femme en deuil, avec qui il fera bientôt l'amour dans une chambre d'hôtel où, tant de fois déjà, adolescent, il avait donné rendez-vous à des filles. La filature sera l'occasion pour le fils de glisser dans ses souvenirs pour tenter de saisir l'image du père, qui justifiait ses déplacements par de mystérieuses tournées, ne se livrait jamais, évitait de répondre aux questions de ce fils qui ne demandait qu'une chose : entrer dans sa vie. Par ailleurs, le héros se rappelle le départ de sa mère alors qu'il avait quatre ans, et dont son père, pressent-il, ne s'est jamais remis. Enfin, dans une dernière partie, le héros apprendra qu'il était le fils d'« un incorrigible trousseur de jupons », qui courait les lieux à la mode pour séduire les riches veuves et divorcées afin de détourner leur fortune à son compte ; mais sa plus grande surprise sera peut-être de découvrir qu'ils avaient bien des points en commun...

Denis Heuzé ménage intelligemment les secrets sur le père, se limitant au point de vue éminemment partiel et approximatif du héros. À n'en pas douter, c'est assez réussi. Sans être particulièrement originale, l'écriture est séduisante,

L'AUTRE RIVAGE
TYRANAËL 4
Élisabeth Vonarburg
Alire, Québec, 1997,
441 p. ; 15,95 \$

Avec le quatrième tome de la saga de *Tyranaël*, l'avant-dernier volume, on mesure la taille de l'entreprise et l'énergie déployée par l'auteure. Ce n'est pas souvent qu'on voit une œuvre d'une telle envergure publiée au Québec et sur une aussi courte période. Le premier tome a paru en effet en 1996, et le cinquième, en novembre 1997.

C'est tout l'univers de la planète Virginia-Tyranaël qu'on retrouve dans ce quatrième épisode : les arbres-Gomphal, les Anciens dotés de pouvoirs psychiques, et même quelques terriens exilés dans un vaisseau Lagrangien. Beaucoup de temps cependant s'est écoulé depuis le tome 3, l'univers est familier mais les personnages tous nouveaux. Parmi les protagonistes, Lian (ou Liam), un des rares à avoir expérimenté le passage de Tyranaël à Virginia, Alicia, terrienne chargée d'une mission d'une importance capitale pour les siens. Lian est doté de puissants pouvoirs psychiques ; bien qu'il soit pacifique, il participe à la guerre contre les rebelles en tant que médecin, mais il ne pourra pas échapper

aux atrocités d'un conflit qui semble ne devoir jamais se terminer. Alicia pour sa part a été programmée depuis l'enfance pour la mission qu'on lui a confiée : récupérer par tous les moyens une certaine théorie des voyages et la technologie qui en assure la mise en œuvre. Seule cette technologie permettrait aux terriens d'explorer l'univers à la recherche d'un habitat et d'un avenir.

L'ensemble peut sembler confus et le récit de fait n'est pas simple à suivre. Plusieurs récits mythiques de *Tyranaël* sont repris mais dans un nouveau contexte et on a à la fois peine à saisir où en est le récit et une impression de redite. On sent de l'essoufflement, ce qui décourage la lecture. Espérons que dans le dernier tome de la saga, Élisabeth Vonarburg saura rassembler tous les fils tendus, éclairant ainsi nos lanternes. J'ai hâte de me faire une idée claire. Est-ce pur foisonnement de personnages et de situations sans queue ni tête ou entreprise géniale qui pourrait atteindre la popularité des aventures des *hobbits* de Tolkien ? C'est à voir.

Robert Beauregard

SAGA

Tonino Benacquista
Gallimard, Paris, 1997,
353 p. ; 24,95 \$

Saga est un roman difficile à étiqueter. Bien qu'il s'ouvre sur une intrigue policière, ce n'est pas un polar mais, encore qu'on ne puisse non plus le classer « série noire », disons que le rejeton a des airs de famille... Dans son dernier roman, Tonino Benacquista nous a concocté quelques intrigues bien ficelées où l'on retrouve avec bonheur sa verve intarissable : « Écoutez, Marco, n'essayons pas de nier l'évidence. Si une chaîne réunit dans une même pièce un jeune scénariste fringant prêt à

travailler gratuitement, une pisse-copie du roman rose, un S.D.F. fatigué et un vieil *has been* dans mon genre, c'est qu'il y a forcément une couille quelque part. » Il y avait effectivement une erreur dans le plan tracé à la va-vite par Séguret, petit technocrate sans scrupule du monde de la production qui s'est vu intimer l'ordre de produire 80 heures de création française par le Conseil supérieur. Et l'erreur c'était... appelons ça une surprenante alchimie pimentée d'une heureuse audace !

Le plaisir, quand on lit Tonino Benacquista, ne tient pas tant au dénouement qu'à l'imagination dont il fait preuve au fil des pages – que dis-je, au fil des lignes ! – en jouant avec les destins. Relevé comme il se doit d'un peu d'argot, le dernier-né de Tonino Benacquista a sa flopée de personnages douteux qui gravitent autour des scénaristes et qui grenouillent à qui mieux mieux pour étancher leur soif de pouvoir, pour se donner du lustre ou, plus trivialement, pour s'arracher une gloriole ou vivre par procuration.

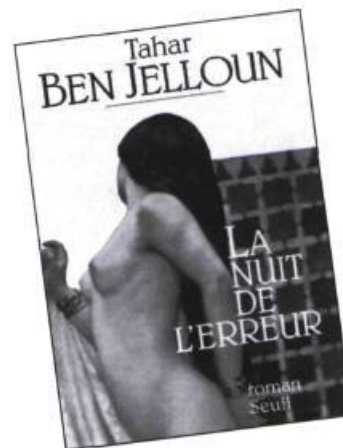
Comme quoi la création comporte bien des aléas ! Mais les quatre illustres « méconnus » n'auront pas bossé pour rien... les dés pipés du début ont fini par rouler en leur faveur. Un *happy end* digne des *soaps* américains !

Sylvie Trottier

HISTOIRE DE LA NUIT

Colm Tóibín
Trad. de l'anglais
par Anna Gibson
Flammarion, Paris, 1997,
388 p. : 39,50 \$

Le narrateur d'*Histoire de la nuit* revisite son passé, cherche à comprendre le parcours qui fut le sien dans l'Argentine dictatoriale d'avant la guerre des Malouines et jusqu'à la fin des années 80. De mère



narration, ce qui donne l'impression que l'action se déroule comme un long film tranquille et accentue la distance que le narrateur établit avec lui-même. La finesse de ses observations dénote une grande sensibilité et une connaissance aigüe de la nature humaine, ce qui donne au récit un ton mi-journalistique, mi-autobiographique.

Colm Tóibín démontre ici un art maîtrisé de la narration. La fluidité des enchaînements entraîne le lecteur et il devine bientôt que les motifs de cette mécanique bien rodée, qui allie sensibilité et distanciation, ne s'éclaireront que lors de la révélation finale. Plus récit que roman donc, *Histoire de la nuit* entrelace destinée personnelle et avenir politique en un mariage réussi, une interaction intéressante du social et du privé.

David Reneault

LA NUIT DE L'ERREUR

Tahar Ben Jelloun
Seuil, Paris, 1997,
312 p. ; 34,95 \$

Il en est parfois des livres comme des tableaux, ou du moins des écrivains comme des peintres : non seulement, pour paraphraser Oscar Wilde, la vie imite-t-elle souvent l'art plutôt que l'inverse, mais quand il arrive que l'art cherche à vivre davantage que la vie (comme le tableau de Dorian Gray, justement, et comme certains élans poétiques de Tahar Ben Jelloun, pourrait-on proposer), cela peut avoir toutes sortes de conséquences. Parfois, certes, cette liberté, ce dynamisme de l'art permettent de le faire avancer et d'entraîner dans son sillon toute une société. D'autres fois, cependant, l'écueil de l'esthétisme à outrance ne peut être évité, et alors la vie ne suit plus.

Le dernier roman de Ben Jelloun est un curieux roman. Dans sa première moitié, l'auteur réussit l'exploit peu commun de marier plaisir d'écrire et plaisir de raconter, c'est-à-dire qu'il fait se côtoyer une prose élégante, minutieuse et poétique avec une histoire pre-

anglaise, Richard Garay, qui est homosexuel, se questionne sur son appartenance à un pays où répressions, disparitions et tortures n'ont eu d'égal que le silence de ses habitants et leur habitude « de ne pas voir » ce qui se passait dans la réalité. Un rien inquiet, il analyse ses impressions, et le regard qu'il pose sur son histoire est parfois presque clinique tellement paraissent loin les événements qui ont marqué sa vie et qu'il raconte par le menu. La plupart des dialogues sont intercalés sans guillemets dans la

nante et sensuelle qui charme et captive à la fois. On y retrouve Zina, jeune fille libre et délurée, prise entre le bien et le mal, entre la tendresse et les djinns, entre le pouvoir de reconforter et celui de détruire. Dans des accents qui font un peu Márquez (ou plus encore Isabel Allende, mais c'est dans le même esprit), on suit son histoire pleine d'ambiguïtés et de rebondissements (et en parallèle le drame des hommes épris d'elle et de sa beauté), passant du Fès des années 40, à Tanger dix ans plus tard, à la petite ville de Chaouen aujourd'hui. La touche Márquez / Allende, c'est Zina qui naît au moment de la mort du grand-père, ne se voit pas dans le miroir, s'entretient avec des « compagnons de silence », lit un texte écrit avec de l'encre magique qui disparaît au fil de la lecture, etc. C'est aussi le symbolisme, le fatalisme, l'inéluctable marche des choses vers leur disparition. On pourrait trouver les parallèles trop nombreux, mais après tout le réalisme magique n'est pas (n'est plus) l'apanage que des maîtres latino-américains, et les mystères des gens du Rif n'ont rien à envier à ceux des Caraïbes. Le problème, puisqu'il y en a un, surgit ailleurs en fait, et plus loin dans le texte. C'est qu'après avoir écrit la première moitié de son livre dans un style certes poétique

mais somme toute assez linéaire, l'auteur semble délaisser tant de rigueur pour tout à coup fragmenter son roman, confondre les narrateurs, les lieux et les époques, et multiplier les sous-histoires. On a ainsi l'impression que Tahar Ben Jelloun, après tant de romans (l'auteur est prolifique), tant d'histoires racontées, a envie de varier ses techniques, de crevasser le réel, de casser la ligne droite. Ce qui nous ramène à notre analogie première entre écriture et peinture : comme le peintre las des paysages et des portraits (ils ne vivent pas tous comme celui de Dorian), l'écrivain peut souhaiter décomposer son sujet pour l'ouvrir à l'autre, l'épurer pour mieux l'universaliser, le poétiser pour le dynamiser et le libérer, mais bien sûr avec le risque de pousser la recherche esthétique vers l'immobilité plutôt que le mouvement. Le risque est grand, surtout que le résultat peut ainsi être le contraire de ce qui est souhaité. Je n'oserais dire que le magnifique écrivain qu'est à mon avis Tahar Ben Jelloun a ici échoué dans sa recherche esthétique, et je préférerais en fait proposer autre chose : cette confusion des narrateurs, cet éclatement du récit, voilà qui me fait penser à cet autre genre qui justement se nourrit de cela qui me semble ici affaiblir le roman *La*

nuit de l'erreur. Je veux bien sûr parler de la nouvelle, dans laquelle notre auteur, d'autre part, excelle tout particulièrement. Je m'en voudrais même de ne pas en suggérer quelques merveilleux échantillons : *Le premier amour est toujours le dernier*, nouvelles, Seuil, 1995 ; *L'Ange aveugle*, nouvelles, Seuil, 1992.

Louis Jolicœur

LA PART DE FEU
Suzanne Jacob
Boréal, Montréal, 1997,
97 p. ; 17,95 \$

Il y a un an environ, je me rappelle avoir lu et commenté un très beau recueil, *Les écrits de l'eau*, de la romancière et poète Suzanne Jacob ; je me rappelle surtout qu'il m'avait fallu deux bonnes lectures avant d'apprécier cette écriture, somme toute singulière. Pour *La part de feu*, le même exercice m'a été demandé, sauf que cette fois, peut-être étais-je moins bien disposé, je n'ai pas réussi à m'abandonner autant à ma lecture.

« La part de feu » est une suite de treize poèmes que l'on retrouve à la toute fin du recueil ; cette suite avait valu à l'auteure le Premier Prix de poésie de la Société Radio-Canada en 1996. C'est la partie la plus forte, la plus condensée du recueil. Interrogation sur la

part de réalité d'une existence, d'une naissance à soi et au monde qui ne va pas de soi. Le doute y est inscrit comme une nécessité : « DANS L'ABÎME COMBLÉ PAR TA CHUTE, / la lumière gravite, se pavane et tourne. / Tu voulais tout effacer / mais avec une arme gravée à tes initiales ». Ainsi, ce que l'on retient, à la toute fin, est un consentement à disparaître, qui demeure probablement l'ultime indice d'une présence au monde.

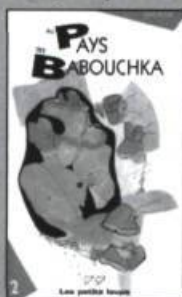
Par ailleurs, la première partie du recueil, « Le deuil de la rancune », je l'ai nettement moins appréciée. Suzanne Jacob, il m'a semblé, y étire une quête, de la mémoire et de l'enfance (pas nécessairement la sienne), qui faisait pourtant la force des *Écrits de l'eau*. Ici, l'auteure flirte avec une poésie plus *automatiste* où les trouvailles d'expression laissent une place trop importante au hasard et à l'inspiration. Cette manière de voir la poésie a déjà ouvert d'heureuses avenues aux poètes qui sentaient le besoin d'affranchir et leur pensée et leur expression personnelles, pensons à Giguère, Lapointe, Gauvreau et Hénault. Par ailleurs, la poésie de Suzanne Jacob regorge d'images qui sont venues me happer lors de ma lecture : « LUI, IL A DÉVALÉ LA PENTE DE LA NUIT / cherchant un refuge dans la

• LE LOUP DE GOUTTIÈRE •

LES PETITS LOUPS



Samu
Sylvie Nicolas

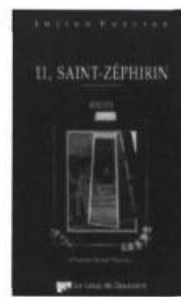


Au Pays des Babouchka
Sylvie Nicolas



Encore une lettre du bout du monde
Raymond Pollender

RÉCITS FORMAT POCHE



11, Saint-Zéphirin
Julien Forcier



Le carnet de table
René Jacob

347 • rue Saint-Paul • Québec • Tél. (418) 694-2224 • Téléc. (418) 694-2225

main obscure / de la route, // il a plongé ses cheveux dans les flaques / où se multiplie la lune, // il a râpé ses épaules au tumulte des torrents, / disloqué ses coudes à ramper dans les gorges [...] ». C'est davantage la surabondance qui m'a dérangé. *La part de feu* est un recueil intéressant mais trop long, ce qui donne l'impression par moments d'une certaine gratuité, nuisible à l'ensemble.

Claude Paradis

LA MORT EXQUISE

Claude Mathieu

L'instant même, Québec, 1997, p. ; 9,95 \$

C'est d'abord le style qui frappe à la (re) lecture de ces sept nouvelles : musicalité et élégance de la phrase, mais des accents secs aussi qui renvoient à la littérature de l'Entre-deux-guerres ; une précision et une brièveté dans le propos qui évoquent Kafka. On a comparé ces textes à ceux de Borges et de Mandiargues, mais l'univers de Claude Mathieu n'est pas seulement celui du réel auquel se superpose le magique. Ici, tout comme chez Kafka, nous sommes plongés, précipitamment, brutalement, dans un monde qui *pourrait être*, à tel point que le lecteur se pose la question si ce qu'il perçoit, l'in vraisemblable, n'est pas plutôt ce qui est plus logique, plus proche de la réalité que ce que lui transmet sa raison.

Car Claude Mathieu prend ses points de départ dans le quotidien qu'il fait ensuite basculer dans l'in vraisemblable, ou le possible : un botaniste se fait happer par une fleur carnivore ; une rescapée des camps de concentration fait le vide autour d'elle ; un professeur d'université découvre qu'il est mort depuis cent ans ; un autre « scientifique » établit le dictionnaire le plus fou du monde ; un écrivain se suicide parce qu'il est fausse-

ment accusé de plagiat ; un pays entier se met collectivement au service du passé, et ne vit que pour sa bibliothèque monstrueuse ; une antiquaire se retrouve dans des œuvres d'art, de plus en plus éloignées dans le temps. On devine rapidement ce qui fait l'unité de ce recueil : l'angoisse de l'homme devant son image, l'impossibilité de soutenir le regard posé sur le portrait que lui renvoie le miroir. Il faut chercher des échappatoires ; la meilleure est encore celle de plonger, et de traverser la glace, comme le fait justement l'antiquaire qui poursuit son image, envoûtante et angoissante, jusqu'au fond du temps, pour se figer elle-même sous forme d'image, apaisée enfin. Que la nouvelle « Fidélité d'un visage » se trouve en fin de parcours n'est pas un hasard : la quête de ce qui peut rester de nous, le rejet de l'éphémère, rejoignent les préoccupations des narrateurs précédents, formant ainsi un tout harmonieux et inquiétant à la fois.

Ces sept nouvelles magistrales nous font redécouvrir un auteur qui mérite une place de choix dans la littérature d'expression française. Les textes, publiés pour la première fois en 1965, réédités en 1989, puis en 1997, sont des modèles du genre que l'on qualifie, à tort, de « petit ».

Hans-Jürgen Greif

COMMENT UNE FIGUE DE PAROLES ET POURQUOI

Francis Ponge
Flammarion, Paris, 1997,
306 p. ; 14,95 \$

On connaît le « parti pris des choses » et « la rage de l'expression » de Francis Ponge, pour qui la poésie est issue des choses mêmes. Conséquent avec lui-même, chaque chose dans son œuvre a appelé sa propre poétique, qu'on pourrait dire matérialiste. Il en



est ainsi de la figue, dont la poétique constitue une « consolation matérialiste », Francis Ponge y usant de la répétition jusqu'à la lie. Contrairement à la tradition scolaire qu'il juge obscure, écrit Jean-Marie Gleize dans sa présentation, Francis Ponge « définit un art poétique iconoclaste : la répétition [...] permet d'affûter le cheminement du poème ».

Le livre, paru dans les années 70, les textes, écrits dans les années 50, rassemblés par Jean Ristat, est ici repris dans une édition de poche accessible. En plus des textes et de leurs variantes, des notes et d'une chronologie de l'auteur, l'ouvrage est accompagné d'une présentation judicieuse, d'un entretien de Jean Ristat avec Francis Ponge ainsi que d'une bibliographie assez élaborée de son œuvre. Sans parler d'une édition critique, cela s'en approche tout de même.

Le mystère d'un seul chemin ne suffit pas à définir le poème ni même son achèvement, pour paraphraser une citation de Symmaque (« il est impossible qu'un seul chemin mène à un mystère aussi sublime »), et Francis Ponge en fait ici une démonstration brillante, pour lassante qu'elle puisse paraître par moments, puisque le motif du texte est placé très tôt, la suite ne constituant que des variations à l'infini. Toutefois, c'est justement là l'intérêt de cette figue devenue figue de paroles, qui ne remplace pas la première mais peut, dans la matérialité du langage, devenir

à son tour une chose qui se mâchouille *ad nauseam*. La répétition constitue le principe rythmique et thématique du livre. Et l'intérêt tient dans cette rigueur de la répétition. Fugue autour de la figue dirais-je sans jeu de mots, le fruit devenant parole, dans la pureté de son énonciation élémentaire. Le caractère de la figue est donné à la parole, elle devient une valeur esthétique. « Ainsi de l'élasticité à l'esprit de paroles, – et de la poésie comme je l'entends. » Le mystère de toute chose est intraduisible dans l'absolu, mais cela n'empêche jamais le langage de chercher et de trouver, car le poème est, finalement, représentation de lui-même, l'imitation de la chose n'en constituant que le prétexte. D'une part la chose acquiert un statut de parole, et en retour la parole acquiert un statut de chose. Ce qui s'érige sous les yeux du lecteur, à partir d'une volonté, est une parole qui cherche à se débarrasser des parasites, en usant et en abusant jusqu'à l'extrême limite. Certes, cela peut rebuter, mais ce serait ignorer que cette austérité ou cette ascèse est une pure jouissance de la parole. C'est ainsi qu'on assiste à un dialogue surprenant des voix et des possibilités du poème : d'avantage, la démonstration que la possibilité d'un seul poème est infinie. De même la tension entre théorie et fiction est-elle maintenue du début à la fin, elle produit une oscillation et une indétermination qui régénère chaque

fois le langage. La dynamique de l'œuvre est ainsi constituée.

Toutefois, je soupçonne ces « brouillons » d'être toujours un peu plus *travaillés* que Ponge ne le laisse entendre. Le problème consiste à poursuivre l'aventure de l'énonciation, en passant par des états d'achèvement du poème, au sens même de la tradition poétique. On voit cela dans les poèmes. La prose, quant à elle, a tendance à se développer en théorie et en réflexion autour de la poésie et de la figue. Et cela constitue un autre pôle qui dynamise l'œuvre.

Quel plaisir peut-on en retirer ? Il me semble évident que le jeu consiste à suivre justement les variations de l'écriture, ce qui, pour tout lecteur et pour tout créateur, constitue une manne d'informations sur l'élaboration d'un texte. Aussi, on prend conscience, grâce à la rigueur de l'exercice, que l'état d'un seul poème est absolument arbitraire, et que la nature de l'écriture est en fait de se poursuivre sans fin, malgré la limite imposée par le livre. C'est du moins la rage d'arriver à une expression définitive qui travaille l'œuvre, tout en refusant de s'y arrêter. Et si d'abord on aurait tendance à proposer le livre aux lecteurs avertis, j'encouragerais au contraire quiconque à s'y frotter. Après tout, et comme l'écrivait Jean Follain : « [...] les choses autour d'eux se joignent / pour se refléter dans leurs yeux ».

Paul Bélanger

LE MAÎTRE DES RUSES

Robertson Davies
Trad. de l'anglais
par Hélène Misserly
L'Olivier, Paris, 1997,
474 p. ; 39,95 \$

Homme de théâtre, écrivain, journaliste, universitaire résolument ouvert sur le monde, Robertson Davies a profondément marqué la vie culturelle canadienne et américaine. Premier écrivain canadien à devenir membre honoraire de l'American Academy and Institute of Arts and Letters,

Robertson Davies, décédé il y a maintenant un peu plus de deux ans, laisse une œuvre romanesque entreprise tardivement, mais néanmoins imposante autant par le nombre de titres publiés que par sa valeur littéraire. Il suffit de rappeler *La trilogie de Deptford*, *La trilogie de Cornish*, *Fantômes et cie* pour s'en convaincre si besoin est.

Le titre du dernier roman de Robertson Davies pourrait tout aussi bien qualifier le romancier lui-même, cet humaniste qui pourfendait avec intelligence et humour l'ignorance et l'imposture, à travers ses personnages, ici le narrateur auquel on ne peut toutefois s'empêcher de l'associer. « Un maître des ruses, écrit ce dernier, était en quelque sorte l'omniscient du village. » Par omniscient, il fait ici référence au sorcier de village qui sait tout, qui guérit autant les maux physiques que ceux de l'âme, dont l'étendue des pouvoirs rassure et effraie tout à la fois. C'est sans doute

ce qui caractérise le mieux Jonathan Hullah, le narrateur de ce prodigieux récit, médecin pour certains, chaman pour les autres, qui livre ici, sous le couvert de mémoires devant alimenter une série d'articles sur « Le Toronto d'hier », une vision panoramique du XX^e siècle. Le romancier en illustre les grandeurs et les misères en prenant appui autant sur les aspirations scientifiques, notamment dans les domaines de la médecine et de la psychanalyse, que spirituelles qui animent les principaux protagonistes.

Prodigieux, ce roman l'est à plus d'un titre. Par son ampleur, bien entendu, mais également par la perspicacité du regard, appuyée ici par une structure romanesque qui dénote un auteur rompu à l'art de la narration... et de la ruse. Les mémoires de Jonathan Hullah se présentent d'ailleurs en marge de ce qu'elles sont supposées nous révéler. En cherchant à déjouer l'insatiable curiosité de la jeune journa-

liste, le narrateur attise celle du lecteur. Bien sûr, il s'agit d'un procédé mais manié ici avec une telle adresse que le lecteur en redemande. *Le maître des ruses* nous rappelle brillamment que l'on peut se jouer de tout, à l'exception de l'issue de sa propre vie à laquelle nul ne peut se soustraire. Et c'est en ces termes que Robertson Davies conclut son roman : « Vous êtes au Grand Théâtre de la Vie. Entrée libre, mais taxe mortelle. Vous venez quand vous le pouvez et vous partez quand vous le devez. Le spectacle est permanent. Bonne nuit. »

Jean-Paul Beaumier

CEIL POUR CEIL

Suzanne Julien
Pierre Tisseyre, Montréal,
1997, 283 p. ; 16,95 \$

« Je suis un chien qui ronge l'os. En le rongant je prends mon repos. Un temps viendra qui n'est pas venu que je morderai qui m'aura mordu. » Cette inscription qui figure dans une sculpture en haut-relief datant de 1661, toujours visible en façade du bureau de poste Haute-ville, à Québec, est citée par Suzanne Julien en toute fin d'un roman, dont elle évoque bien le titre. Rappelons que la même citation avait inspiré à William Kirby son fameux *Le chien d'or* traduit en français en 1884 par Pamphile Le May.

Dans *Ceil pour œil*, Suzanne Julien a su réunir (et bien doser) des ingrédients pour le moins épicés : jeu, alcool, prostitution, meurtres crapuleux ; il y a vraiment là de quoi satisfaire les amateurs de polar les plus exigeants. D'autant que le tout se déroule dans le décor pittoresque de la ville de Québec du début du siècle et qu'y figurent certains membres (fictifs, précisons-le) de la bourgeoisie de la « vieille capitale » d'alors. Ajoutons que les rebondissements ne manquent pas et que l'action présente un rythme soutenu. En Suzanne Julien, la preuve en est faite, nous avons chez nous un auteur de polars de haut calibre.

Gaétan Bélanger

Daigle



France Daigle

PAS PIRE

Portant ici d'un tableau de Bruegel, là d'une médaille de saint Christophe, d'un salon de billard ou des interstices de la langue acadienne, France Daigle dépeint avec finesse et originalité les égarements drolatiques d'une agoraphobe coincée entre la rivière de son enfance et les méandres de la vie d'artiste. *Pas pire*, un roman tendre et rare.

2-7600-0344-2, 172 p., 19,95 \$

Rossignol



Rino Morin

CATASTROPHE(S)

Voici l'histoire du gars piteux et de ses effets inouïs sur la destinée du genre humain. Ainsi débute ce roman fou, ce conte virtuel, ce récit éclaté qui nous entraîne aux confins d'un univers où le burlesque, l'incongru et l'absurde rivalisent de réalisme et de vérité. *Catastrophe(s)*, un grand éclat de rire de Rino Morin Rossignol !

2-7600-0347-7, 162 p., 18,95 \$



◆ C.P. 885, Moncton, (N.-B.), E1C 8N8 ◆ Tél. 506.857.8490
◆ Téléc. 506.855.3130 ◆ edacadie@nbnet.nb.ca ◆

NUITS D'AFRIQUE

Alain Olivier
XYZ, Montréal, 1997,
186 p. ; 19,95 \$

Nuits d'Afrique est l'histoire du voyage qu'entreprend un jeune homme à la recherche de son père dont il est sans nouvelles depuis un bon moment. Celui-ci est parti vivre en Afrique quelques années plus tôt, abandonnant femme et enfants au pays « de la neige et du froid ; [...] pays frileux qui ne connaît pas encore son nom ». Parvenu en terre africaine, le jeune homme découvre une nature mystérieuse et des gens chaleureux. Son voyage prend rapidement des allures d'une quête initiatique, qui le mènera non seulement vers son père, mais également vers la découverte apaisante de son identité propre.

Il s'agit ici d'une œuvre d'une grande sensibilité, écrite d'une plume légère. Alain Olivier est indéniablement un romancier de talent.

Gaëtan Bélanger

LE RÉEL À LA PORTE

Patrick Imbert
Vents d'Ouest, Hull, 1997,
185 p. ; 19,95 \$

Si la modernité peut se définir comme la capacité d'illustrer le caractère transitoire du présent, les nouvelles de Patrick Imbert sont résolument modernes. Ces courts récits dont le style s'apparente à celui de poèmes en prose, se caractérisent par des descriptions hyperréalistes et synthétiques, un usage réfléchi et jubilatoire d'un vocabulaire qui fait honneur à notre langue, et qui réfère au passage, de façon détachée et distanciée, aux théories littéraires (et post-modernes) à la mode.

Un premier cycle de nouvelles à saveur latino-améri-

caine fait place à des textes beaucoup plus sensuels et évocateurs, dont l'écriture, sans complaisance, est toujours directe et efficace. La dernière partie, centrée sur le couple et ses avatars, traite de séduction, de désir, des incongruités de notre fin de siècle. Les textes font aussi sa place à l'humour : on sourit souvent et l'on rit quelquefois, parfois sans retenue aux passages les plus loufoques.

Tout au long de ce livre d'introspection, on sent que le sur-moi est déchainé, que tous les débordements sont possibles. L'ambiguïté abonde, ce qu'annonce en quelque sorte le titre du recueil : est-ce que le réel attend sur le seuil pour entrer, ou s'il a été mis à la porte ?

En somme, Patrick Imbert ne se contente pas de raconter élégamment des histoires, parfois suggestives, il nous enchante par l'organisation étonnante qu'il sait donner aux mots, aux phrases, aux images. En relisant ses nouvelles, si l'on reconnaît les situations, on redécouvre chaque fois la beauté et l'intelligence d'une écriture jouissive, originale et exemplaire.

Yves Laberge

**LA POUSSIÈRE
DU MONDE**

Jacques Lacarrière
Nil, Paris, 1997, 184 p. ;
39,95 \$

Quel hasard guide nos choix ? En suivant mon penchant pour la poésie soufie, ou plus précisément celle des derviches de Turquie, je suis tombé sur l'un des plus beaux récits que j'aie lus depuis longtemps : *La poussière du monde* de Jacques Lacarrière. Un long poème somptueusement écrit sur la poussière et sur la danse, sur la relation mystérieuse qui lie



LE PONT
Michel Lee
D'Acadie, Moncton, 1997,
51 p. ; 9,95 \$

Une courte pièce de théâtre, la première de Michel Lee, qui œuvre depuis une dizaine d'années dans le domaine des arts de la scène. Le texte met en situation un adolescent dans la vingtaine, Fred, et un homme dans la cinquantaine, Le passant. Le décor : un pont. Dessus : l'adolescent, qui fixe le vide. Derrière : Le passant, qui s'amène, s'inquiète et s'arrête.

Toute la pièce sera un échange entre ces deux inconnus, Le passant essayant de dissuader le jeune de s'enlever la vie, l'adolescent forçant l'homme à lui donner des raisons de ne pas le faire. Le passant devra fournir des arguments, des réponses, s'appuyant sur ses expériences et ses valeurs, ses propres difficultés à vivre et les motivations qui le font se battre, malgré tout. L'adolescent remet l'existence du passant en question, se moque de son statut social, grosse maison, belle voiture ; il cherchera surtout à savoir quelle place cet homme irréprochable réserve à ses enfants dans sa vie. C'est alors que l'on assiste à un revirement de situation assez touchant.

Le pont offre une belle occasion de réfléchir sur l'orientation que l'on donne à sa vie. On avance tous au dessus du grand vide, franchissant des ponts, nombreux, plus ou moins hasardeux. Celui de Michel Lee oblige à s'arrêter pour contempler le vide avec les yeux de quelqu'un pour qui il a de l'attrait, l'attrait du désespoir.

Réjeanne Larouche

LE MAÎTRE RÊVEUR

André Brochu
XYZ, Montréal, 1997,
219 p. ; 21,95 \$

Il est des romans qui réussissent dès les premières pages à séduire le lecteur, à le faire plonger dans le récit. C'est le cas de ce *Maître rêveur* qui captive au premier chapitre et

Jean-Claude Dussault

fascine par la suite. À 10 ans, Sylvain Mercier est un premier de classe qui caresse le rêve de devenir un grand écrivain. Chaque matin, il prend le train à la gare de Saint-Agapit pour se rendre à Montréal, au collège Sainte-Marie, où il reçoit des Jésuites un enseignement réservé à l'élite à venir. Un jour qu'il enfrenait les règlements du collège accompagnant son ami Viateur à la cave – où ce dernier allait se cacher pour griller des cigarettes –, Sylvain, peu instruit de sexualité, est témoin d'une scène qui devait le marquer pour le reste de sa vie : la fellation imposée à l'un de ses camarades de classe par le père Locas. Pour ne pas avoir à confesser sa présence sur les lieux interdits de ces ébats douteux, Sylvain taira la chose à tout jamais. À 30 ans, alors qu'il n'a toujours pas atteint son but d'être un grand écrivain, Sylvain consulte un psychologue qui lui recommande d'écrire chaque jour ce qui lui passe par la tête. C'est par l'entremise de ce journal que Sylvain exprime la dépression qui le ronge et que l'on présume provenir de cette scène traumatisante ainsi que du constat de sa propre homosexualité.

Le roman entremêle un humour rafraîchissant et le désespoir, sentiments soutenus par une poésie brûlante à couper le souffle et à donner des vertiges. Un roman où aucun mot n'est choisi s'il n'est pleinement goûté, caressé, rêvé, c'est *Le maître rêveur* d'André Brochu.

Jocelyn Girard

**GRAND ANGLE
(POÉSIE 1960-1990)**

Yves Broussard
Le taillis Pré, 1997,
246 p.

La poésie d'Yves Broussard est précise et elliptique à la fois. Des formes brèves découpent le sens à même les mots les plus simples, « leur attribuant une élémentaire vie ». *Grand angle* rassemble des poèmes écrits et parus entre 1960 et



1990. On y reconnaît la même rigueur, la même façon d'aller à l'essence des choses, « résolument ». Ici, pas de digressions, pas d'envol, mais la parole, celle crue du temps « tremblé » et des êtres. Dans cette poésie d'une grande économie de langage, on atteint au dépouillement des « Hauts lieux » dans lesquels « Midi / s'agrippe » à ce qui se tisse de plus pur entre la vie et l'homme, la nature et le ciel.

Yves Broussard est un des animateurs de la revue *Sud*. Sa poésie trace à la lettre et avec exigence des sentiers où demeure « En suspens / l'inespéré ». En préface, Daniel Lewers écrit que « [p]oète ennemi de l'étrouillesse, Yves Broussard salue toujours l'inconnu qui passe ». Fidèle à des thèmes comme la solitude et la terre, Yves Broussard dira que « [l]a parole est accoutumance / au sacré ». Entre celles de Pierre Torettes, de Jean Malrieu et de René Char, la voix d'Yves Broussard se tresse, vigne et vie, nourrie de feu et de neige, intime et « oblique », ouverte en *grand angle*, à l'écoute du silence.

Claude Beausoleil

**LES CENDRES D'ANGELA
UNE ENFANCE IRLANDAISE**

Frank McCourt
Trad. de l'américain
par Daniel Bismuth
Belfond, Paris, 1997,
433 p. ; 29,95 \$

Couronné par le Prix Pulitzer et le National Book Critics Circle Awards en 1997, sacré

meilleur livre de l'année par le *Time Magazine* en 1996, *Les cendres d'Angela* de Frank McCourt a figuré sur les listes de best-sellers durant plus d'un an aux États-Unis. Son arrivée sur le marché francophone a toutefois été plus discrète. Quelques critiques élogieuses, puis plus rien ! La liste des best-sellers est parfois bien capricieuse...

Il n'est pas aisé de rendre compte de ce récit de l'enfance de l'auteur, en Irlande catholique, sans se borner à égrener un chapelet de malheurs. Le petit Frankie naît dans une famille misérable qui vit dans des conditions à la limite du supportable. La faim, le dégoût et la honte remplacent son pain quotidien. Mais *Les cendres d'Angela* n'est pas qu'une énumération des petits et grands exploits accomplis par le protagoniste pour survivre. Il dresse aussi un prodigieux portrait de l'environnement socio-politico-culturel du jeune Frank : les évasions à quelques sous pour assister à des projections de films américains, la lecture en cachette parce que « ça abîme les yeux », un père ivrogne qui lui raconte la vie de grands combattants irlandais, l'initiation aux chants de la résistance, et lui fait constamment promettre de mourir à la première occasion pour l'Irlande !

Les mémoires de Frank McCourt sont donc bien plus qu'un ouvrage de plus parmi les récits d'enfances malheureuses. L'auteur arrive à trouver le ton juste pour rendre la couleur des événements, et maintient de manière éblouissante un judicieux équilibre entre désolation, émerveillement, humour, naïveté, dérision et poésie.

Écrit dans un style habile et élégant, souvent sonore, et parfois très astucieux (notamment dans les dialogues), *Les cendres d'Angela* se révèle être un parfait dosage du fond et de la forme, l'un ne portant jamais ombrage à l'autre. On est séduits et tenus en haleine dès le second paragraphe, et la dernière page *consommée*, on ferait des bassesses pour la suite.

Chantal Savoie



LA CASTRATION D'ELVIS

Denis Vanier
Les Herbes rouges,
Montréal, 1997,
53 p. ; 14,95 \$

Le croque-mitaine de la poésie québécoise est de retour, bien fidèle à la provocation qui fait sa signature depuis plus de vingt-trois ans, mais connaissant de surplu une assez bonne période avec ses derniers recueils, qui témoignent d'un certain raffinement dans la culture du mauvais goût. Même si Denis Vanier n'échappe pas toujours à un exhibitionnisme parfois creux, et si comme à son habitude les titres-chocs et les illustrations trop nombreuses détournent l'attention des poèmes eux-mêmes, on sent actuellement que la « sensibilité froide » explorée par l'auteur donne ses fruits. Des bribes de monologue à texture rien moins que physiologique, des ambiances de morgue et une minutie de chirurgien fouillant dans les restes d'un esprit déçu, l'anesthésie du malheur déployée rendent bien hommage à feu W. S. Burroughs.

On notera avec raison la présence de quelques banalités au cœur d'un certain art de la formule. Mais parions que, dans ses imperfections, ses détours, ses bavures, ce genre d'ouvrage met à nu des impossibilités où perce de temps à autre une poésie presque involontaire. À détester comme le charme d'une ruelle pas trop sécuritaire, pour le risque, ses promesses.

Thierry Bissonnette